

PIERRE-ANTOINE CHARDEL

# L'EMPIRE DU SIGNAL

DE L'ÉCRIT  
AUX ÉCRANS



CNRS EDITIONS



# Présentation de l'éditeur



Les écrans numériques nous sont aujourd'hui devenus indispensables. Disponibles, rapides, ils répondent infailliblement. Leur omniprésence, leur usage coutumier, ne permettent pas, au-delà des rituelles proclamations de risques d'addiction, d'apprendre à discerner les métamorphoses de nos vies qui se produisent par eux.

Cet ouvrage nous invite à quitter notre position d'utilisateur et à chercher des éléments de compréhension de la transformation digitale dans les théories de l'écriture. À l'heure où le traitement par le signal, la rationalité technique et l'automatisation

investissent de plus en plus nos interactions sociales, l'art de lire et de déchiffrer les signes, le travail d'appropriation du sens, fournissent un antidote, offrent des ressources insoupçonnées pour nous aider à développer une intelligence des contextes.

Nos petits écrans du quotidien sont ainsi interrogés par Pierre-Antoine Chardel comme des expériences existentielles à part entière, engageant notre condition d'être *interprétant*, tout autant que l'avenir de nos sociétés démocratiques.

Il est encore temps d'intervenir sur l'évolution de nos sociétés hyper-connectées en favorisant l'épanouissement des subjectivités créatives, dont l'avenir demeure à écrire, par-delà l'empire du signal qui croît.

*Philosophe et sociologue, Pierre-Antoine Chardel est professeur à IMT-BS, membre de l'Institut Interdisciplinaire d'Anthropologie du Contemporain (CNRS / EHESS) et chercheur invité au MédiaLab (Sciences-Po Paris). Il a notamment publié Zygmunt Bauman. Les illusions perdues de la modernité (2013) ainsi que Politiques sécuritaires et surveillance numérique (2014).*



Pierre-Antoine Chardel

# L'EMPIRE DU SIGNAL

De l'écrit aux écrans

**CNRS ÉDITIONS**

15, rue Malebranche – 75005 Paris

Couverture : Samuel Bianchini, *Valeurs croisées*,  
Installation interactive, 2008.  
© Paris, Adagp, 2020.

© CNRS Éditions, Paris, 2020  
ISBN : 978-2-271-13265-9

« ... à travers la transparence d'un écran, l'impalpabilité d'une image, une participation par l'œil et par l'esprit nous ouvre l'infini du cosmos réel et des galaxies imaginaires. Ainsi, nous participons aux mondes à portée de la main, mais hors d'atteinte de la main. Ainsi, le spectacle moderne est à la fois la plus grande présence et la plus grande absence ».

Edgar Morin, *L'esprit du temps*

« Les vases qui communiquent, les machines qui communiquent, les communicants qui communiquent comme des machines, ne disent jamais ce qu'ils savent ».

Valère Novarina, *Devant la parole*

« Il est vrai à la fois que le monde est *ce que nous voyons* et que, pourtant, il nous faut apprendre à le voir ».

Maurice Merleau-Ponty, *Le visible et l'invisible*





# Introduction

Nous vivons à l'ère des écrans avec la tentation de toujours vouloir disposer de tout, à tout moment, en quelques clics, en ayant l'impression de pouvoir pallier l'absence par des technologies de l'information et de la communication qui nous accompagnent désormais partout, dans tous les moments de notre vie. Les écrans sont devenus un dénominateur commun du temps présent. Ils font que nous sommes constamment en situation de voir, d'être vus ou de nous voir nous-mêmes : car nous pouvons embrasser le monde du regard, et visualiser un lieu dès que nous en éprouvons le désir, via les écrans de nos ordinateurs, de nos tablettes ou de nos smartphones. Nous sommes, d'autre part, toujours susceptibles d'être sous le regard d'autrui, tout en étant, enfin, capables de nous voir, par de singuliers jeux de miroir que créent les réseaux sociaux en ligne.

Si une telle prévalence de la visibilité a déjà donné lieu à d'importantes réflexions<sup>1</sup>, nous souhaitons l'aborder par un autre versant, en assumant une certaine prise de recul vis-à-vis du temps présent. Le défi que nous entendons relever est d'aborder l'hyper-connexion par ses dehors. Et rien ne lui est sans doute plus extérieur que les motifs de l'implicite, de l'absence, de la distance, du silence et du non-dit. Quelle place peut-on leur accorder dans la construction des subjectivités et de la socialité à l'heure où nous sommes submergés de flux d'informations, où les représentations du monde et de ses vicissitudes n'ont sans doute jamais été aussi oppressantes ? Comment pouvons-nous apprendre à nous orienter dans un monde toujours plus bruyant ? Le bruit qui nous assaille n'est pas celui qui provient du « vacarme des machines », mais celui qui s'avère généré par l'accroissement des flux d'informations. Une économie des affects ainsi que des modes de vies sont ici à l'œuvre.

---

1. Je renvoie ici, entre autres, aux travaux de Serge Tisseron, *L'intimité sur-exposée*, Paris, Hachette, 2003 ; Gérard Wajcman, *L'œil absolu*, Paris, Denoël, 2010 ; Nicole Aubert et Claudine Haroche (dir.), *Les tyrannies de la visibilité. Être visible pour exister ?*, Paris, Erès, 2011 ; Marie-José Mondzain, *Confiscation des mots, des images et du temps. Pour une autre radicalité*, Paris, Éditions Les Liens qui Libèrent, 2017.

## Ambivalences du temps présent

Nos modes de vie interconnectés nous familiarisent avec des formes de coexistence en réseau qui promettent de rendre proche le lointain, virtuellement présent l'absent. On vante ainsi les bienfaits d'une proximité virtuelle, de technologies de l'ubiquité censées créer des formes d'interaction avec nos environnements plus intelligentes et à même de nous aider à maîtriser certains aléas. L'expansion des technologies numériques est amplement associée au registre du contrôle, qui semble révélateur d'une époque où domine une peur du vide et des incertitudes. Nous sommes, en réaction à cela, de plus en plus avides de prévision et de calcul. Ce qui retentit dans notre manière de gérer les espaces, comme les populations.

Les progrès se voient eux-mêmes évalués à l'aune des certitudes qu'ils permettent d'installer. Ils sont avant tout jugés par rapport à leur utilité immédiate, qui est le plus souvent comptable<sup>2</sup>. Les incertitudes de l'existence et les imprévus de l'histoire semblent ne plus avoir de place aujourd'hui : il faut nous apprendre à gérer au mieux – en les rentabilisant – nos projets, nos emplois du temps, nos affaires ou nos déplacements, en nous rendant surtout toujours joignables par nos outils numériques. De ce fait, même la distance ne sépare plus comme avant : « Par des appels téléphoniques, par les réseaux sociaux, famille et amis peuvent accompagner le voyageur dans son périple<sup>3</sup>. » Nous sommes ainsi aux antipodes de l'esprit d'aventure qui animait les voyageurs des temps modernes, tels qu'ils furent par exemple admirablement décrits par Jules Verne.

Un bref détour par ces univers nous permettra sans doute d'affûter le regard que nous portons sur notre condition présente : dans la présentation qu'il rédigea pour *Les grands navigateurs du XVIII<sup>e</sup> siècle*<sup>4</sup>, Michel de Certeau a montré que dans cet ouvrage de Jules Verne, l'enjeu n'est pas de refléter la recherche d'une véracité historique qui pourrait être donnée d'après des documents. Plus subtilement, c'est une composante de l'histoire qui progressivement remplit de mots les vides du monde, multiplie et précise les représentations (cartes géographiques, mises en scène

---

2. Georges Balandier, *Le grand système*, Paris, Fayard, 2001, p. 58.

3. Francis Jauréguiberry, *Le voyageur hypermoderne. Partir dans un monde connecté*, Toulouse, Erès, 2016, p. 30.

4. Jules Verne, *Les grands navigateurs du XVIII<sup>e</sup> siècle*, présenté par Michel de Certeau, Paris, Ramsay, 1977.

historiques, etc.) : elle conquiert ainsi l'espace en le marquant de sens<sup>5</sup>. Nous sommes ici encore dans un temps où les espaces ne sont pas entièrement cartographiés, où les voyages sont des découvertes à part entière. Les voyages ne sont pas simplement des prouesses technologiques, mais représentent de véritables épreuves existentielles. Dans certains cas, ce sont des découvertes volontaires, des voyages d'exploration. Dans d'autres, ce sont des voyages involontaires, des dérives : « on se trouve sur un glaçon et on est emporté. La différence entre les deux types de voyages s'estompe à partir d'un certain moment parce que même quand le voyage est volontaire, il y a un moment où on ne sait plus où on va<sup>6</sup>. » Nous avons surtout affaire à des récits où les personnages ne sont jamais tout à fait les maîtres du jeu.

Aux antipodes de ce temps où les voyages n'abolissaient jamais le hasard, nos existences sont de plus en plus façonnées par une recherche de maîtrise. Nous avons l'ambition de connaître le monde, mais sans avoir à subir aucune contrainte, ni aucun risque. La façon très particulière d'accéder au monde via nos écrans contribue sans doute au fait que nous ayons la tentation de tout vouloir anticiper. Mais cela de manière très égocentrée. Nous cherchons à limiter nos prises de risques individuels tout en étant assez indifférents au sort du collectif, surtout lorsque les risques ne sont pas immédiatement détectables. La rareté des débats éthiques suscités par la généralisation des technologies de surveillance dans nos espaces démocratiques en est un indice particulièrement saillant.

Cette rareté des débats n'est pas sans lien avec le fait que nous manquons encore de moyens adéquats pour générer des modes de représentation qui nous permettraient de nous saisir matériellement de ces problèmes. Certes des outils existent, qui rendent possible des interactions avec les vastes quantités de traces numériques récoltées quotidiennement par les États et les acteurs du monde économique<sup>7</sup>. Mais de telles pratiques d'analyse demeurent peu diffusées dans le corps social. La connaissance que les citoyens ont des logiques d'exploitation de leurs données est encore extrêmement réduite. Comment expliquer un tel manque de curiosité ou d'inquiétude vis-à-vis de questions qui touchent à la capacité d'agir dans nos environnements complexes ?

---

5. Michel de Certeau, in Jules Verne *Les grands navigateurs du XVIII<sup>e</sup> siècle*, *Ibid.*, p. III.

6. Michel Butor, « Déchiffrer les mystères d'un monde moderne », entretien avec Agnès Marcetteau-Paul, *Revue Jules Verne*, n° 18, 2<sup>e</sup> semestre 2004, p. 86.

7. Voir Dominique Cardon, « Regarder les données », *Multitudes*, 2012/2 (n° 49) : <https://www.cairn.info/revue-multitudes-2012-2-page-138.htm>

Une hypothèse est qu'à force d'avoir accès en flux constant à des parts du monde, nous sommes de moins en moins incités à les questionner, ni à les interpréter. Nous semblons nous satisfaire émotionnellement de l'accélération médiatique, en nous laissant entraîner par l'ivresse qu'elle nous procure. Mais à ce jeu de chimères, il convient d'opposer une forme de résistance symbolique en faisant intervenir le principe herméneutique selon lequel la réalité sociale ne se livre toujours que dans et par une interprétation<sup>8</sup>. C'est là un vaste horizon critique qui s'ouvre : si notre condition d'*être parlant* nous définit dans l'espace politique, en faisant de nous des êtres sociaux, l'ère des flux nous impose d'assumer pleinement notre condition d'*être interprétant*.

Une certaine capacité à prendre soin du sens et de sa circulation dans l'organisation de nos vies communes conditionne le progrès social. Ce dernier est en effet corrélé à la liberté qu'ont les individus de se projeter dans de nouveaux horizons de sens. Or les imaginaires aujourd'hui demeurent très figés : les possibilités offertes par les technologies numériques sont sous-exploitées, au point d'être encore massivement reliées à des formes exacerbées de consumérisme.

Nous pourrions notamment voir dans l'un des chapitres qui suit, que la facilité d'accès à des éléments de connaissance qui seraient, par exemple, censés favoriser une perception plus aiguë des problématiques écologiques, ne suffit pas à susciter des comportements plus responsables, loin s'en faut. Nos sociétés sont encore définies par des logiques d'hyperconsommation, qui sont elles-mêmes héritées de modes d'exploitation industriels<sup>9</sup>. De ce fait, il est essentiel de contribuer à générer des liens plus constructifs entre les médiations technologiques et la perception des crises qui affectent nos sociétés, en rappelant qu'aucun régime de neutralité ne peut définir le fait technologique : les objets techniques ont un contenu politique, au sens où ils constituent des éléments actifs d'organisation des relations des hommes entre eux et avec leurs environnements<sup>10</sup>.

---

8. Louis Quéré, *La sociologie à l'épreuve de l'herméneutique. Essais d'épistémologie en sciences sociales*, Paris, L'Harmattan, 1999.

9. Cf. Valérie Charolles, « Les faits et les chiffres. Sur la mesure de la performance », *Le Débat*, 2016/5 (n° 192), p. 94-106.

10. Madeleine Akrich, « Comment décrire des objets techniques », in Madeleine Akrich, Michel Callon, Bruno Latour, *Sociologie de la traduction. Textes fondateurs*, Paris, Presses des Mines, 2006, p. 178.

Avec les écrans, de nouveaux jeux d'interactions sociales ainsi que de nouvelles formes de pratiques politiques, plus transversales, voient indéniablement le jour<sup>11</sup>. La création de réseaux sociaux au sein de certaines organisations accompagne une volonté de promouvoir des modes de partage censés être plus dialogiques. Bernard Stiegler observe à cet égard une capacité de concevoir, avec ceux qui étaient autrefois appelés des clients, qui devenant contributeurs, participent à la formation d'une boucle dont il s'agit de faire en sorte qu'elle devienne une spirale féconde plutôt qu'un cercle vicieux<sup>12</sup>. Toutefois, les dynamiques de participation qui sont susceptibles de se déployer technologiquement ne sauraient nous faire sous-estimer les ambiguïtés de l'expérience intersubjective et les fragilités de l'agir collectif.

Autrement dit, si des capacités d'agir dans les sociétés technologiques peuvent être structurellement accrues<sup>13</sup>, elles ne se substituent pas à la part des désirs qui interviennent toujours dans une action collective. Il y a là des tensions que nous nous devons de scruter avec attention, à plus forte raison dans le contexte des formes violentes de désagrégation des repères de sens que nous rencontrons aujourd'hui. Mais ce constat, paradoxalement, nous renforce : comme l'a souligné Edgar Morin, plus nous avons conscience que nous sommes engagés dans une aventure incertaine, plus il nous faut souligner notre interdépendance à l'égard d'autrui et « reconnaître la nécessité vitale, sociale et éthique d'amitié, d'affection et d'amour pour les humains qui, sans cela, vivraient en hostilité et agressivité, s'agiraient ou dépériraient<sup>14</sup> ». Admettre l'importance de ces sentiments et de ces valeurs pour continuer de bâtir un monde commun nous amène à interroger la manière dont les subjectivités évoluent, en tant qu'elles se situent toujours dans des espaces d'interlocution. Or la plus grande vigilance s'impose vis-à-vis des conditions, non seulement sociales et politiques, mais technologiques et matérielles,

---

11. Voir Pierre-Antoine Chardel et Bernard Reber (dir.), *Ecologies sociales. Le souci du commun*, Lyon, Éditions Parangon, 2013 ; Florence Millerand, Serge Proulx et Julien Rueff (dir.), *Web social. Mutation de la communication*, Québec, Presses de l'Université du Québec, 2010.

12. Bernard Stiegler, « Industrie relationnelle et économie de la contribution », in Bernard Stiegler (dir.), *Le design de nos existences à l'époque de l'innovation ascendante*, Paris, Mille et Une Nuits, 2008, p. 30.

13. Comme, par exemple, à travers la possibilité d'organiser des débats contradictoires en ligne.

14. Edgar Morin, *La méthode 6. L'éthique. La méthode 6*, Paris, Éditions du Seuil, 2004, p. 33.

au sein desquelles – dans une accélération inouïe – ces espaces se métamorphosent.

Plus largement, il est frappant de constater que de nouveaux plans d'existence émergent du fait technologique : si l'on songe par exemple aux technologies nomades, à la puissance des algorithmes, à la captation de données ou au Big data, un nouvel environnement semble nous être promis, où la moindre de nos actions serait susceptible d'être analysée et intégrée à un nouvel empire du signal. Mais comment ce nouveau milieu numérique agit-il sur les subjectivités ? Qu'en est-il de notre libre-arbitre et de notre faculté d'interagir en connaissance de cause avec lui ?

Pour commencer à apporter des éléments de réponse à ces questions, il nous faut cerner ce que l'on entend par un monde qui serait régi, non plus seulement par des signes, mais par des signaux. D'un point de vue linguistique, un signe est une unité constituée par l'association d'une forme sonore ou graphique (signifiant) et d'un contenu conceptuel (signifié). Il a pour caractéristique d'avoir plusieurs sens et de pouvoir faire naître une diversité d'interprétations. Un signal quant à lui évolue hors syntaxe : il ne se combine pas linéairement avec d'autres éléments. C'est l'exemple du panneau routier : il est là pour nous avertir que telle ou telle action peut être entreprise ou non<sup>15</sup>. Qu'il soit ou non automatisé (comme dans le cas de la cybernétique, nous y reviendrons), il n'implique pas l'intervention d'une subjectivité et ne tolère aucune ambiguïté : il diffère pour cette raison fondamentalement de la communication humaine, qui est par essence aléatoire. S'adresser à autrui ne peut être uniquement pensé comme un acte qui aboutirait à une mise en commun totale d'une information. La communication avec autrui est toujours « comme un beau risque à courir<sup>16</sup> » : elle est ce moment où la proximité de l'autre n'annule jamais la distance qui me sépare de lui.

## **Sociétés des écrans et défis éthiques**

Les changements induits par les médiations technologiques sont considérables d'un point de vue intersubjectif. Elles modifient en effet radicalement les conditions pratiques de la réalisation de la communication.

---

15. François Tosquelles, *Cours aux éducateurs*, Nîmes, Champ social, 2004, p. 31.

16. Emmanuel Lévinas, *Autrement qu'être ou au-delà de l'essence*, Paris, Livre de Poche, 1996, p. 190.

Les interactions à distance, avec les logiques de relative invisibilité qu'elles créent, exacerbent les possibilités de tensions et de conflits<sup>17</sup>. La possibilité de se tenir là sans être vu modifie notablement, nous le verrons, les conditions de l'agir communicationnel.

Face à des modes de sociabilité qui sont de plus en plus définis par l'hyper-connexion, j'ai toujours éprouvé une étrange sensation d'insatisfaction, voire de malaise, avec l'intuition que la joignabilité permanente permise par nos outils numériques est contraire aux mouvements mêmes de l'existence. Car nous avons toujours besoin pour penser, rêver ou écrire, de moments d'interruption<sup>18</sup>. Le paradigme informationnel, qui structure à bien des égards l'organisation de nos sociétés, est en parfaite contradiction avec cela, non sans renouer d'ailleurs avec quelques grands principes de la métaphysique, cette tradition philosophique qui s'est beaucoup attachée à valoriser le thème de la présence. Jacques Derrida nous a appris à l'identifier comme une tendance idéaliste visant à rendre compte de l'être dans sa plénitude.

Dans une telle opération, c'est l'écrit qui a souvent été dévalué. Dans l'histoire de la métaphysique gréco-occidentale, la question de l'écriture a d'ailleurs pris l'allure d'un procès intenté au nom de la suprématie de la parole vive. Il s'agissait par là d'assigner au *logos* l'origine de la vérité. La parole, gage de proximité de la pensée à elle-même, l'emporte sur l'écriture qui n'en serait qu'une pâle représentation : « L'histoire de la vérité, de la vérité de la vérité, a toujours été, à la différence près d'une diversion métaphorique (...) l'abaissement de l'écriture et son refoulement hors de la "parole pleine"<sup>19</sup>. » Une telle mise au second plan de l'écriture a joué en faveur de l'épanouissement d'une parole immédiatement présente au sujet qui la prononce, comme à celui qui en reçoit le sens<sup>20</sup>.

On peut aisément entendre résonner ces recherches de présence à soi, et donc de transparence, avec certains idéaux qui ont contribué à forger nos

---

17. Cf. Pierre-Antoine Chardel et Bernard Reber, « Risques éthiques », *Cultures Numériques*, numéro dirigé par Antonio A. Casilli, revue *Communications*. École des Hautes Études en Sciences Sociales – Centre Edgar Morin (CNRS), Éditions du Seuil, n° 88, mai 2011, p. 149-155.

18. « L'interruption est nécessaire à toute suite de paroles ; l'intermittence rend possible le devenir », Maurice Blanchot, *L'entretien infini*, Paris, Seuil, 1969, p. 107.

19. Jacques Derrida, *De la grammatologie*, Paris, Éditions de Minuit, 1967, p. 12.

20. Jacques Derrida, *Positions*, Paris, Éditions de Minuit, 1972, p. 37.

sociétés de l'information. Marshall Mc Luhan évoquait, dans les années 1960, une soif d'intégralité, de sympathie et de compréhension profonde censée devenir une caractéristique de nos sociétés : « Nous sommes tout à coup désireux de voir les gens et les choses se montrer absolument tels qu'ils sont. Il faut voir dans cette attitude nouvelle une foi profonde en l'harmonie fondamentale de tout l'être<sup>21</sup>. » Grâce aux technologies de l'information, nous serions plus à même de nous « engager vis-à-vis de l'ensemble de l'humanité et de nous l'associer<sup>22</sup> ». Un rêve d'unité était ici clairement affirmé : nous n'avions qu'à appuyer sur un bouton pour avoir le monde à nous !

Malgré les désenchantements par rapport à ce rêve de « village global », la manière dont nous évoluons dans nos environnements hyperconnectés n'est encore guère déliée de cette vision enchantée des progrès technologiques. Ne sommes-nous pas, d'ailleurs, en train de subir les conséquences de ces formes de religiosité qui influencent encore beaucoup notre manière de vivre avec les écrans ?

Nous posons cette question pour l'instant avec le sentiment que l'illusion de la présence n'est pas seulement un problème métaphysique, mais qu'elle intervient dans notre façon d'être au monde : elle stimule une soif de totalité. Nous sommes ainsi de plus en plus avides de nous regarder par le biais d'un spectacle en continu, d'apparaître à l'écran pour être. La société hypermoderne est une société qui met le monde sur écrans, qui « prend l'écran pour le monde et se prend elle-même pour ce qu'elle a mis sur écran<sup>23</sup> ». Dans cette tentation de la mise en scène permanente, les motifs de l'immédiateté, de la transparence et de la présence sont très ouvertement exaltés.

Attiré par des vents contraires aux injonctions du temps présent, je me suis toujours reconnu dans l'idée que toute recherche de coïncidence doit être travaillée par une forme de non-coïncidence, par un jeu de différenciation. C'est là une belle leçon que nous pouvons retenir des théories de l'écriture ou de l'école phénoménologique : dans la réception d'une œuvre, c'est dans l'épreuve de l'écart que l'acte d'interprétation devient possible.

---

21. Marshall Mc Luhan, *Pour comprendre les médias. Les prolongements technologiques de l'homme*, Traduit de l'anglais par Jean Paré, Paris, Seuil, 1977, p. 24.

22. *Ibid.*, p. 22.

23. Jacqueline Barus-Michel, « Une société sur écrans », in Nicole Aubert, Claudine Haroche (dir.), *Les tyrannies de la visibilité*, *op. cit.*, p. 25.



D'ailleurs, le langage lui-même n'est-il pas toujours impuissant à dire la singularité de ce qui est ? « Le mot, écrivait Maurice Blanchot, me donne ce qu'il signifie, mais d'abord il le supprime<sup>24</sup>. » Il y aurait dans tout signe une incapacité à atteindre le singulier. C'est pourquoi nous parlons et nous avons aussi besoin de nous interrompre, pour interpréter ce qui n'est pas dit : le langage agit comme « une puissance d'erreur, puisqu'il coupe le tissu continu qui nous joint vitalement aux choses et au passé, et s'installe entre lui et nous comme un écran<sup>25</sup> ».

La reconnaissance de ces impossibilités tranche évidemment avec l'arrogance affichée de nos contemporains qui vivent avec la sensation de pouvoir tout savoir du monde et des autres. Il faut bien admettre que nos machines nous dépassent autant qu'elles nous galvanisent. L'information est désormais traitée à une vitesse qui échappe au temps de la conscience ; elle est stockée en quantités excédant tout ce qu'une mémoire serait capable de conserver en matière de données. Les machines informationnelles élargissent ce qu'Emmanuel Kant appelait l'entendement humain<sup>26</sup>.

De tels constats appellent des interrogations relatives à la manière dont les subjectivités peuvent encore avoir leur mot à dire. Car si nos machines informationnelles sont hyperpuissantes, elles ne doivent pas nous faire oublier que ce qui se joue dans l'exercice d'interprétation d'un média (qu'il relève de l'écrit ou de l'écran) n'est rien de moins qu'une capacité d'agir au sein de nos espaces politiques<sup>27</sup>. Pouvoir encourager des capacités interprétatives en créant les conditions d'une réception active des écrans est même un véritable enjeu démocratique. Mais un tel degré de créativité ne saurait être détaché d'une prise en compte des contextes dans lesquels nous interagissons avec nos écrans, dans notre quotidienneté la plus élémentaire. C'est pour cette raison que nous devons nous tenir au plus près des environnements sociologiques qui conditionnent une grande part de nos

---

24. Maurice Blanchot, *La part du feu*, Paris, Gallimard, 1949, p. 312.

25. Maurice Merleau-Ponty, *Le visible et l'invisible*, Paris, Gallimard, 1964, p. 166.

26. Peter Kemp, *L'irremplaçable. Une éthique de la technologie*, Traduit de l'allemand par Pierre Rush, Paris, Éditions du Cerf, 1997, p. 218.

27. Nous rejoignons ici les positions d'Andrew Feenberg avec qui nous avons eu l'occasion d'échanger sur le sujet : « La pensée de la technique. Pour une approche humaniste. Entretien avec Andrew Feenberg (Pierre-Antoine Chardel) », *Esprit*, Décembre 2012, pp. 49 – 64 ; « Capacités d'agir à l'ère numérique. Entretien avec Andrew Feenberg », *Propos recueillis par Armen Khatchatourov et Pierre-Antoine Chardel, Esprit*, Janvier – Février 2020, N° 461, pp. 159-170.

interactions avec les technologies de l'information et de la communication : il n'y a pas de technologie en soi, mais il y a des contextes toujours spécifiques où nous interagissons avec elle.

En l'occurrence, nous évoluons dans des sociétés animées par des logiques de flux et des politiques de l'urgence. Nos existences sont de plus en plus organisées en fonction de critères qui appartiennent aux registres de l'instantanéité et de l'immédiateté. Une manière d'être dans la consommation permanente agit comme une incitation à préférer le temps court sur le temps long de l'interprétation et de l'analyse critique. Une telle prévalence a des conséquences très concrètes : il se produit dans l'urgence, une confusion de l'événement, de sa saisie et de sa réception<sup>28</sup>. Nos espaces politiques se vivent ainsi de plus en plus en temps réel (en *live*), alors qu'un certain temps différé est toujours essentiel à leur construction autant qu'à leur réflexivité. Dans l'état d'urgence médiatique, le terrorisme exploite la logique du sensationnel en s'appuyant en grande partie sur le fait que « le direct est le fonctionnement des médias<sup>29</sup> ». L'urgence médiatique permanente semble garantir aux actes les plus extrêmes la possibilité d'accéder à la lumière, de *passer à l'écran*.

Ce sont ces jeux d'interactions que nous devons apprendre à scruter plus attentivement encore : car si la liberté de parler sera toujours aussi fondamentale dans l'élaboration de nos espaces politiques et sociaux, l'exercice du jugement critique dans la société des flux coïncide avec une capacité à décrypter les environnements médiatiques. Mais comment un tel geste peut-il se concrétiser dans un monde qui s'avère de plus en plus régi par des modes d'écriture forgés sur les lois de code informatique ? Comment pouvons-nous penser, rêver et agir dans un monde où le code devient la règle ?

## **Une histoire mêlée de codes, de mots et de désirs**

Si dans l'univers des machines informatiques et du numérique, le code constitue un mode d'écriture qui renvoie à un mode de fonctionnement binaire (« oui ou non »), il nous engage néanmoins à enrichir nos manières de lire et d'interpréter. Les codes et les mots se mêlent ainsi. Anthropologue de l'Internet, Éric Guichard ne manque pas à cet égard de

---

28. Bernard Stiegler, *La technique et le temps. 2. La désorientation*, Paris, Éditions Galilée, 1996, p. 163.

29. *Ibid.*

souligner que jamais nous n'avions autant plongé, dans notre rapport au quotidien et à la technique, « dans un tel océan de mots, de textes : dans un tel univers scribal<sup>30</sup> ». Des processus de subjectivation sont par ce biais directement engagés. On peut ainsi grâce au numérique incruster une image, ou bien un document sonore dans un texte, en favorisant une ouverture des possibles, cela tant d'un point de vue cognitif que sensible. Un tel enrichissement est bien perceptible si l'on tient compte de ce moment d'interaction qui s'élabore entre l'écran et l'interprète, entre l'objet et le sujet, en créant de nouvelles possibilités de lecture.

De la sorte, si l'exécution du code est en tant que telle limitée dans le temps, l'objet que l'interface donne à voir peut à tout moment devenir l'enjeu d'une appropriation dans la durée, qui est induite par l'interaction engagée. Il ne s'agit donc pas, comme l'écrit joliment Stéphane Vial, de situer le phénomène numérique entre l'être et le néant, mais là où il est, c'est-à-dire entre l'être et l'écran : « Car s'il est plus complexe qu'une suite discrète de 0 et 1 électroniquement exécutés sur une puce de silicium, il est également plus subtil qu'une suite d'images virtuelles qui défileraient sous nos yeux à la manière des ombres de la caverne de Platon<sup>31</sup>. » L'exercice du décodage de nos machines informationnelles devient donc tout aussi impérieux que l'apprentissage des signes qui jalonnent nos existences. C'est en ce sens que nos machines informationnelles peuvent aussi devenir des *machines textuelles*<sup>32</sup>, car elles sont susceptibles d'engager un rapport à des modes de textualité et d'écriture qui n'a rien de délimité, ni d'immédiatement identifiable.

C'est l'un des sillons que nous creuserons dans le présent ouvrage. Car l'évolution de notre rapport aux technologies de l'information et de la communication, et à ce qu'elles produisent en termes d'interactions, dépend non seulement d'une capacité à pouvoir décoder des codes, mais également d'une faculté de se tenir au plus près de ce qu'il y a de non-dit dans le dit, à l'instar finalement de ce qui est susceptible de se produire avec toute expérience culturelle.

Il s'agit par là d'assumer le fait d'avoir toujours affaire à de l'implicite. Nous touchons ici au régime de sensibilité, consubstantiel à la tâche herméneutique, laquelle revient à se tenir à l'écoute d'un sens qui ne se donne jamais explicitement. Car l'ambition de mieux nous orienter dans

---

30. Éric Guichard, « Ce que l'Internet fait à l'écriture », *Revue Belge de psychanalyse*, N° 71, p. 13-23.

31. Stéphane Vial, *L'être et l'écran*, Paris, PUF, 2013, p. 187.

32. Cf. François Laruelle, *Machines textuelles : déconstruction et libido d'écriture*, Paris, Seuil, 1976.

nos milieux numériques n'est pas réductible au fait de pouvoir décoder des lignes d'écriture informatique. L'enjeu est plus ouvert que cela : il s'agit de reconnaître que tout mode de donation est au fond limité, contraint ou imparfait. Il doit surtout engager un désir d'inventer des manières de composer avec des lignes de conduite préétablies, avec des usages préconçus, pour s'attacher à les déjouer. Le rôle des artistes numériques est à cet égard primordial, comme nous le verrons.

Mais les conditions de ces jeux d'appropriation doivent être précisées, dans une époque où notre rapport aux médiations technologiques est dominé, non seulement par le consumérisme, mais par une forme de nécessité historique, comme si le sens de l'histoire était inévitablement donné par la complexité technologique<sup>33</sup>. Contre cette tendance, le développement d'une faculté d'interpréter nos environnements numériques pourra nous inciter à vouloir retrouver en eux des formes variées de textualité. Il sera en ce sens possible d'appréhender nos *machines informationnelles* davantage comme des *machines textuelles*, nos écrans étant non seulement constitués d'images mais aussi de formes textuelles. Jamais nous n'avons autant lu et appris à l'écran.

Ce qui nous interroge d'un point de vue socio-herméneutique, n'est donc pas tant l'omniprésence des écrans (dans nos vies publique, professionnelle ou privée), que le rapport à l'écriture qui s'y voit engagé, à l'heure où l'interactivité devient un maître mot, une manière de se tenir toujours là. Alors que le totalitarisme imposait la participation par la terreur, et par la terreur la contraignait à ne s'exercer que dans le sens voulu par le pouvoir, nous vivons désormais, comme l'a subtilement décrit Daniel Blanchard, dans des modes d'organisation sociale qui dénie, en apparence au moins, toute distinction entre dominés et dominants : « La participation libérale se donne pour *interactivité*, usant de façon fallacieuse d'un mot issu du jargon informatique, comme si s'opérait une interaction entre deux acteurs libres et égaux et dans des termes équivalents<sup>34</sup>. »

---

33. Eric Sautédé a justement mis en évidence le rapprochement téléologique qui s'opère entre *nouvelles technologies* et *progrès humains*, comme si les nouveaux outils de communication pouvaient se soustraire aux interrogations sur le contexte et les finalités. C'est ainsi que se profile une « mystique de la technologie de la libération ». Cf. Éric Sautédé, « Pour en finir avec les "technologies de la libération". Internet, société civile et politiques en Chine », Revue *Hermès*, Décembre 2009, n° 55, p. 133-140.

34. Daniel Blanchard, *Crise de mots*, Paris, Éditions du Sandre, 2012, p. 120.

<b>Chapitre 10 : Pour une « théorie réflexive adéquate »</b>	
<b>    dans la société des écrans .....</b>	<b>223</b>
L'opacité des écrans en question .....	228
Politique des traces et réseaux de surveillance .....	233
Idéologie de la capture et fétichisme de la forme .....	235
Pour une poétique du numérique .....	240
<b>Conclusion .....</b>	<b>245</b>
Nos servitudes hypermodernes.....	249
Pratiques de l'art et subjectivation .....	255
L'écriture littéraire et ses vertus éducatives dans la société des écrans .....	259
Vers une esthétique de nos pratiques digitales.....	263
<b>Remerciements .....</b>	<b>267</b>
<b>Bibliographie sélective.....</b>	<b>271</b>
<b>Index des noms propres.....</b>	<b>279</b>

Retrouvez tous les ouvrages de CNRS Éditions sur notre site  
[www.cnrseditions.fr](http://www.cnrseditions.fr)